

A propos de "La Colonisation de la Nouvelle France"⁽¹⁾

Par l'Hon. Sénateur Pascal Poirier

PUISQUE l'on n'écrit plus guère de livres français au Canada, et que les chercheurs, les *trouveurs*, les penseurs, se font de plus en plus rares, rabattons-nous sur le vieux gagné et parlons des neiges d'antan.

Grâce aux soins pieux de son petit fils, Garneau, le maître de nos historiens nationaux, vient de reparaitre sur la scène. Beaucoup le liront à cause de la hardie restitution du texte primitif; pour la même raison, un nombre peut-être plus grand encore ne le liront pas, et parmi ceux-ci le corps enseignant et la jeunesse universitaire.

Il existe d'autres sources de notre histoire, très peu pratiquées, mais que nous connaissons au moins de nom et de renom. J'en sais une d'un jet limpide et pur, fraîche et très abondante, qui sort du roc même, et dont beaucoup ignorent jusqu'à l'existence: c'est la *Colonisation de la Nouvelle-France*, par M. Emile Salone, professeur d'histoire au Lycée Condorcet, à Paris.

Voilà neuf ans déjà que l'ouvrage a paru, et je ne sache pas qu'aucune appréciation en ait été faite dans nos revues historiques, littéraires ou scientifiques. Il peut arriver qu'il ait eu les honneurs d'un fait divers, d'un *item*, comme disent les Anglais, dans l'un de nos grands journaux affairés de Montréal, Québec, l'Athènes de l'Amérique, a superbement dédaigné de s'y intéresser. Peut-être, aussi, n'en a-t-on pas eu connaissance, sauf chez certains lettrés.

Pourtant la *Colonisation de la Nouvelle-France* est l'étude la plus complète et la plus impartiale qui ait été faite, jusqu'ici, des origines du Canada français. C'est la Genèse, c'est le Pentateuque, de notre race en Amérique.

Le travail est de première main et de première qualité. Toutes les autorités ont été consultées et mises à contribution; tout ce qui existe, soit à Paris, soit au Canada, de pièces manuscrites et imprimées, capables de jeter quelque jour sur les obscurités de nos annales, a été examiné, colligé, analysé, étudié, pesé par Salone, avant d'entrer dans la construction de son monument historique.

Comme documentation, la *Colonisation de la Nouvelle-France*, ne le cède à aucun ouvrage historique sur le Canada; je n'en excepte pas la *Seigneurie de Lauzon*, du regretté J. Edmond Roy.

Dans la masse de matériaux plus ou moins confus et parfois contradictoires qu'il avait sous la main, M. Salone a fait le choix qu'il fallait faire. Comme ces athlètes qui n'entrent dans la lice qu'après s'être débarrassés d'un surplus de chair qui, pour être plastique, ne pourrait que les appesantir et ralentir leurs mouvements, il a rejeté de son histoire le superflu et n'a gardé que l'ossature, les muscles, le sang généreux et la forme harmonieuse.

M. Salone avait toute la préparation voulue pour écrire l'histoire du Canada. Vingt ans de professorat au Lycée Condorcet avaient formé son jugement et façonné et mûri son esprit à l'école

des maîtres, ceux de l'antiquité pour la sévérité de la composition et l'élégance du style, ceux du siècle dernier pour la critique scientifique.

A ces qualités d'ordre très élevé, il joint la connaissance du Canada physique, qu'il a parcouru, où il a fait des observations personnelles, où il a noué des relations utiles, où il a laissé, où il compte des amis. Il se dégage quelque chose de tout cela de son travail. On sent que M. Salone aime le Canada et son histoire; une symphonie sympathique, si l'on peut dire, monte de l'appréciation qu'il fait des événements et des personnes.

Il débute par la description géographique et économique du pays. Cette connaissance préliminaire, nécessaire au lecteur étranger, ne l'est pas moins pour un grand nombre des nôtres, qui ne connaissent que vaguement notre pays.

Dans la deuxième partie, il raconte ce qu'avant lui ont raconté les autres historiens: les premières découvertes et les premières tentatives de colonisation, Cartier, Champlain, De Monts, Hébert; la fondation de Québec en 1608; mais avec des aperçus nouveaux, en se plaçant à un angle où la physionomie des personnes et le relief des choses se dégagent avec de l'imprévu. Cela nous mène à la prise de Québec par David Kirk.

La troisième partie traite de la Compagnie des Cent Associés et va de 1628 à 1663.

Ici se dresse la question des Huguenots. Devait-on les exclure du Canada? Avaient-ils le droit naturel d'aller vivre et mourir dans les colonies du royaume où le bon Dieu, sans consulter d'autres autorités, les avait fait naître?

Le zèle religieux de l'époque (euphémisme), devançant de quarante-sept ans la révocation de l'édit de Nantes, leur interdit formellement l'accès aux colonies que la France, en concurrence avec l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la Hollande, établissait alors en Amérique; celui de notre temps (autre euphémisme) ne souffre pas qu'un laïque traite ce sujet, d'ordre historique. Sous peine de tomber en suspicion et de passer pour un sectaire, il n'est pas permis à l'historien, ni à l'économiste de poser cette question:— Etant donné que les deux tiers du Canada sont aujourd'hui anglais et protestants; que le protestantisme règne en maître aux Etats-Unis, où l'élément français-catholique entre pour à peine un quarantième, notre nationalité, la religion, l'Eglise, le règne de Dieu, y perdraient-ils, si, au lieu d'un dixième, la moitié des Etats-Unis était catholique, et si le Canada, entièrement catholique constituait aujourd'hui une république ou une monarchie française?

C'est pourtant ce qui serait arrivé, au moins le peut-on supposer, si l'entrée de la Nouvelle-France avait été ouverte indistinctement à tous les colons du royaume de France et de Navarre. Il y a gros à parier qu'en terre libre, les huguenots, loin des vexations, seraient petit à petit rentrés dans le giron de l'Eglise.

(1) "La Colonisation de la Nouvelle-France", par Emile Salone, professeur au lycée Condorcet faisant actuellement à la Sorbonne de Paris un cours sur l'Histoire du Canada.